

LES LIVRES FRANÇAIS

D'UNE BIBLIOTHÈQUE PRIVÉE EN HONGRIE

AU XVIII^e SIÈCLE —

Il suffit de parcourir du regard les rayons de la bibliothèque du musée d'Arad¹ pour s'apercevoir que ses origines remontent au xviii^e siècle, à l'époque du plus grand rayonnement des idées françaises en Europe. En effet, plusieurs milliers de livres français avec leur reliure caractéristique, chagrin ou demi-chagrin, rehaussée d'une dorure tantôt riche, tantôt modeste, témoignent éloquemment de la popularité du livre français en Hongrie au xviii^e siècle. On peut estimer à 5.000 volumes, soit 3.800 ouvrages environ, le nombre des livres français d'Arad. Le xvi^e siècle n'est représenté que par quatre ouvrages, le siècle suivant par une centaine : le xvii^e siècle et les premières années du xix^e ont fourni près de 3.600 ouvrages ; enfin le xix^e siècle compte à peine une centaine de représentants dans cette curieuse bibliothèque.

L'œil du connaisseur n'a pas beaucoup de peine à reconnaître dans cette collection le type d'une bibliothèque seigneuriale du xviii^e siècle que des achats faits au hasard ont augmentée depuis de quelques volumes plus récents.

Avant de retracer l'histoire de cette bibliothèque, il me paraît utile d'en donner d'abord une vue d'ensemble.

I

Les quatre ouvrages qui représentent le xvi^e siècle sont de nature assez disparate. Une traduction des *Métamorphoses* d'Ovide : *Le grant Olympe des Histoires poétiques* (Paris, 1543), un précieux recueil de pamphlets huguenots des années 1568 à 1570 contenant aussi les poésies de Frege-

1. Ville détachée de la Hongrie et annexée par la Roumanie en 1919.

ville, la première édition des *Discours* de La Noue (1587), et la traduction d'un ouvrage théologique (Paul Eber, *L'etat de la Religion et Republique du peuple Judaïque* 1581), voilà tout ce qu'on trouve de l'admirable production du xvi^e siècle.

La littérature du grand siècle est représentée par des écrivains de second ordre ; les œuvres des grands classiques ne figurent que dans des éditions du xviii^e siècle, uniquement accessibles à l'acquéreur de cette époque. Le *Prince* et l'*Aristippe* de Balzac y côtoient la *Macarise* de l'abbé d'Aubignac, la *Carmente* de M^{lle} Desjardins. Parmi les œuvres des penseurs, on trouve la deuxième édition (1604) du *Traité de la Sagesse* de Charron, trois ouvrages du chevalier de Méré, et enfin plusieurs volumes des libertins : Gassendi, La Mothe le Vayer, Naudé, Guy Patin, Saint-Evremond. Les traductions de Hobbes, de Locke et de Puffendorf complètent ce groupe de précurseurs du « siècle des lumières ». Varillas, Vertot, Amelot de la Houssaye et les petits volumes anonymes portant sur le titre la « Sphère de Cologne », constituent le bagage historique de ce siècle.

Enfin les livres du xviii^e siècle se signalent moins par la rareté des éditions que par le tableau complet qu'ils présentent de la littérature du siècle. En effet c'est la partie la plus précieuse de la bibliothèque d'Arad. Voici d'abord les traductions des auteurs classiques : Homère, Anacréon, Eusthate, Héliodore, Lucien, Démosthène, Xénophon, Epicète, Marc-Aurèle, Platon, Horace, Juvénal, Lucain, Virgile, Cicéron et Tacite ; les traductions d'auteurs allemands : Lessing, Gellert, Haller, Wieland, Chr. Wolf, Meissner, Moser, Campe, Meiners, Eberhard, Lichtwehr, Erdman, Schuman, Hirzel, Hertzberg, etc. Mais la majorité des traductions appartient à la littérature anglaise : près de 250 ouvrages traduits de l'anglais s'alignent sur les rayons de la bibliothèque d'Arad.

D'autre part, toute la curiosité encyclopédique de ce siècle inquiet se reflète dans la composition de cette bibliothèque. Voici d'abord les bibliographies de Chaudon et de De la Porte, les grammaires, les dictionnaires et les ouvrages pédagogiques, la critique d'art avec les œuvres des PP. André et Brumoy, de Rollin, de Batteux, de Falconet, de La Harpe ; les périodiques : les *Observations sur la littérature moderne* de De la Porte, *Le Pour et le Contre* de l'abbé Prévost, les *Cinq Années Littéraires* de Clément, la *Bibliothèque raisonnée*, quelques années

du *Journal Littéraire*, des *Annales politiques et littéraires*, des *Spectateurs*, et les divers *Courriers du Bas-Rhin*, de *l'Europe*, etc., portant à travers l'Europe des nouvelles de la France qui tenait en haleine tout le continent.

Voici ensuite les poètes gentils, froids et galants : Gentil Bernard, Bernis, Colardeau, Dorat, Louis Racine, Delille, Boucher, Saint-Lambert, Piron, Cubières de Palmezeaux, Boufflers, Gresset et d'autres.

On trouve aussi une assez belle collection dramatique du xviii^e siècle : Les deux *Corneille*, Quinault, Voltaire, Crébillon, Du Belloy, Destouches, Marivaux, Boissy, Carmonelle, Fagan, M^{me} de Genlis, Guyot de Merville, Legrand, Moissy, Palissot, Piron, Rochon de Chabannes, Nivelles de la Chaussée, Diderot, Mercier, Saint-Foix, Beaumarchais, Favart, Vadé, tels sont les auteurs dont les œuvres plus ou moins complètes reposent dans la bibliothèque du Musée d'Arad.

Le genre le mieux représenté est sans doute celui des contes et romans, orientaux et politiques, sentimentaux ou pervers ; on m'excusera d'omettre ici une énumération longue et fastidieuse des titres et des écrivains.

La bibliothèque n'est pas moins riche en ouvrages philosophiques. Les œuvres complètes de Voltaire et de Rousseau, dont un grand nombre d'éditions *princeps*, celles d'autres penseurs, petits et grands, philosophes et économistes forment une très belle collection, le véritable noyau de la bibliothèque.

Il faut mentionner encore les « voyages » imaginaires et réels, une abondante littérature de correspondances et de mémoires, des travaux historiques et enfin un bon nombre de pamphlets révolutionnaires.

La présence d'une pareille collection de livres dans une ville de province hongroise a de quoi nous surprendre. Comment tous ces livres français sont-ils venus à Arad ?

II

Il est facile de se rappeler qu'ils ont été conservés pendant de longues années au Musée de la Guerre d'Indépendance dans des caisses où ils étaient en proie à la vermine et à l'humidité ; la ville d'Arad les y avait déposés en attendant qu'ils fussent installés ailleurs, d'une manière conve-

nable. Ces livres provenaient de la bibliothèque du baron Pierre ATZÉL, préfet du comitat d'Arad, qui les avait achetés de François VÖRÖS, maire d'Arad et grand amateur de livres anciens. Là s'arrête la mémoire des autorités publiques. Or on retrouve le fil de l'histoire en consultant un catalogue manuscrit conservé parmi les in-folios de la bibliothèque. Ce catalogue qui porte le titre : *Catalogue des livres françoise et italiens (sic !)* est un inventaire des ouvrages français et italiens classés par matières. Chaque section est signée du nom de Julie CSÁKY, et l'inventaire se termine par cette clause : « Sämtliche Bücher bestehen in Bände 5160 sage fünftausendeinhundertsechzig Bände die ausgestrichenen wenn selbe vorgefunden würden verbinde Mich selbe Herrn Käufer auszuliefern. Juliana Csáky gebohrne Erdódy¹. »

La bibliothèque avait donc appartenu à une comtesse CSÁKY, née ERDÓDY. Qui est cette Julie Csáky qui semble avoir collectionné les livres du Musée d'Arad ? Le généalogiste Iván Nagy note à peine son nom sur le grand arbre de la famille CSÁKY : Julie Erdódy, fille du comte E., était l'épouse du comte Etienne Csáky, fils de François et petit-fils de Thomas, colonel impérial. On aurait peu de détails sur l'existence de cette branche de famille si nous n'avions pas trouvé dans les archives de la famille conservées au Musée National de Budapest quelques indications intéressantes sur les origines de sa bibliothèque.

* * *

Les CSÁKY avaient leurs biens seigneuriaux dans le comitat de Szepes² dont ils étaient les préfets par droit héréditaire. Le comte Etienne, fils cadet de François, naquit le 7 octobre 1741 et hérita d'un fort beau domaine après la mort de son père. Nous trouvons le jeune comte à l'âge de 18 à 21 ans (1759-1761) au *Theresianum*, école fondée par la reine-impératrice Marie-Thérèse pour l'éducation des fils des familles nobles autrichiennes, polonaises et hongroises. Là, sous la direction des RR. PP. jésuites il apprenait le français, car les bons Pères donnaient à cette époque tous

1. Au total 5.160 volumes ; quant à ceux qui sont rayés je m'engage à les livrer à Monsieur l'acquéreur si on les retrouve.

2. Haute-Hongrie, actuellement Slovaquie.

leurs soins à l'enseignement du français, et le *Theresianum* devint ainsi un foyer de la culture française. En 1760 et en 1761 le comte Csáky recevait les leçons des RR. PP. Melchior Abrasart, Ignace Tevelle, Joseph Blondel et Joseph Lepers qui étaient, alors, les professeurs de français du *Theresianum* ¹.

Cependant ce culte de la langue et de la littérature françaises était général à Vienne. La Cour et le monde comme il faut, lisaient, écrivaient, parlaient le français et pensaient en cette langue ². Au Burgtheater une troupe française, embauchée par Favart, faisait les délices de la Cour et même sur les scènes allemandes Hanswurst avait de la peine à lutter contre la concurrence des pièces composées à la mode française ³. La littérature hongroise moderne débutait bientôt par une tragédie faite sur le modèle de Gottsched, l'apôtre du théâtre voltairien et par une comédie imitée de Destouches. La bibliothèque d'Arad a conservé plusieurs livrets de théâtre : l'éditeur viennois Ghelen réimprima tout le répertoire français des théâtres de Vienne et il y a des raisons de supposer que le comte Csáky assista lui-même à la représentation des *Vacances* de Dancourt (1752), de *l'Impertinent* de Desmahis (1753), du *Diable à quatre* de Sedaine (1759), du *Complaisant* de Pont-de-Veslé (1760), de *l'Echange* de Voltaire (1761), du *Tambour nocturne* de Destouches (1761), dont les livrets édités par Ghelen sont gardés dans le musée d'Arad. Cette série de pièces montre d'ailleurs que la tragédie n'était guère populaire à Vienne ; on jouait surtout la comédie et le ballet.

Etienne CSAKY étudiait avec application et son-intendant lui envoya plusieurs fois à Vienne de l'argent, des fûts de vin et même des livres — probablement latins ⁴. Enfin en 1761 il quitta Vienne et dès 1763 il s'établit définitivement à Homonna où se trouvait sa résidence familiale.

Or on doit supposer qu'à cette époque le jeune comte avait déjà été touché par les flèches de Cupidon. Son intendant, lui envoyant des explications au sujet d'un procès de

1. Cf. Max Freiherr v. Gemell-Flischbach, *Album des Kais. Kön. Theresianums*, Vienne, 1880.

2. Cf. pour les détails Z. Baranyai, *A francia nyelv és műveltség Magyarországon. XVIII. század*. Budapest, 1920. (La langue et la culture françaises en Hongrie, xviii^e siècle.)

3. Cf. Oskar Teuber, *Die Theater Wiens, Das K. K. Hofburgtheater*, Vienne 1896 et G. Petz, *Bessenyei et Destouches* (Egyetemes Phil. Közlöny 1884).

4. Archives d'Illyésfalva. Fasc. 36, n^o 41 ; fasc. 47 *passim*.

délimitation; termine sa missive par la bonne vieille formule : « je reste jusqu'à la mort, avec un respect inébranlable, l'humble et loyal serviteur de Votre Excellence, Monsieur le Comte. Georges DOLEVICZENY¹. » Le comte, distrait, semble avoir parcouru ces lignes pleines de sentiments dévoués et respectueux sans y prêter beaucoup d'attention, car son regard ne s'arrêta qu'au mot « serviteur ». Ce terme hongrois lui suggéra un quatrain galant qu'il griffonna en français au bas de la page :

entre ceux qui se disent vos serviteurs
il n'y a que moi qui se professe du cœur
s'il y a pour moi une vrai bonheur
c'est de sacrifier à vous ma belle mon cœur.

Il ne faut pas y regarder de trop près : les règles de la métrique et de la grammaire sont peu respectées par le jeune comte amoureux. Plus tard, déjà marié peut-être, il eut honte sans doute de sa fugue poétique, car il effaça de sa propre main son petit quatrain en insérant la lettre de l'intendant dans le dossier du procès².

Est-il permis de supposer que le comte Csáky ne trouva ce quatrain que pour faire sa cour à la fille du comte Jean Erdödy et de la comtesse, née Thérèse Pálffy ? C'était elle, la dame à qui il aurait volontiers sacrifié son cœur. Un an après la date de cette lettre (4 août 1763), le 24 octobre 1764 il épousa sa Julie. Il est assez probable que la comtesse Julie avait été élevée à Vienne elle aussi, sa famille était à peu près germanisée, et nous n'avons pas une seule ligne de sa main qui soit écrite en langue hongroise. C'est elle qui acheta la plus grande partie des livres d'Arad. Énergique et intelligente, elle veilla même sur les finances, d'ailleurs fort compromises, de son mari. Lorsqu'en 1800 le comte Csáky lui assura une pension, il la pria de patienter « puisqu'il sait fort bien, dit-il, ce qu'elle mériterait pour tant de souci et de chagrin³. »

La correspondance de François KAZINCZY (1759-1831), l'organisateur de la vie littéraire hongroise, permet de compléter par quelques traits le portrait de cette dame intéressante. On y apprend qu'elle était irreligieuse et que dans

1. Traduit de l'original hongrois.

2. Fasc. 47, n. 11/36.

3. Fasc. 1, n. 15.

son salon elle tourna les dogmes en sujets de moquerie. On se serait cru à Paris dans quelque salon de philosophes : « Il y bien des années, — écrit Kazinczy en 1811, — la comtesse Etienne Csáky (celle d'Igló), alors qu'elle avait beaucoup de monde chez elle, parla *comme d'habitude* d'une manière frivole du saint mystère de l'Incarnation. Les officiers, qui se trouvaient en grand nombre auprès d'elle, riaient. Un seul ne riait point. Son silence étonnait la comtesse et elle appréhendait que l'homme taciturne ne fût d'un autre avis et, dès lors, scandalisé. « Capitaine, dit-elle, qu'en pensez-vous, que Dieu ait eu un fils ? » — « Pour moi, comtesse, il peut avoir eu une fille aussi ! (*Wegen meiner, Gräfin, kann er auch eine Fräule Tochter gehabt haben !*) répondit celui-ci, et il retomba dans son silence ¹. » Cette anecdote est fort instructive : elle nous montre en la comtesse Julie l'élève des philosophes du XVIII^e siècle, et ce voltairianisme, ou plutôt ce holbachisme, qui faisait rire les officiers impériaux, nous fait comprendre pourquoi la littérature philosophique est si bien représentée dans la bibliothèque d'Arad. Certaines notes au crayon, marquant les passages des lettres de M^{me} de Pompadour aux endroits où elle se permet des observations scabreuses sur les hommes d'Eglise prouvent aussi que la comtesse goûtait fort ce genre de littérature.

D'autre part, Kazinczy prétend savoir que la comtesse Julie avait une liaison avec le comte Michel SZTÁRAY (1749-1798), préfet du comitat de Szabolcs, qui pour perpétuer le souvenir des moments heureux qu'il passa dans la société de la comtesse, rédigea en français une description du parc anglais, créé par le mari, et nommé SANS-SOUCI, tout comme le château de Frédéric de Prusse ².

Sans entrer dans les détails de la chronique scandaleuse du XVIII^e siècle hongrois, il y a lieu de supposer une grande amitié entre la famille Csáky et le comte Sztáray puisque celui-ci a décrit le parc anglais d'Etienne Csáky.

III

Le comte SZTÁRAY était français par sa mère, nommée la baronne Thérèse Dubois de la Tournelle ³. Il était le plus

1. Corr. de Kazinczy, t. IX, p. 91.

2. Corr. de Kazinczy, t. I, p. 124.

3. V. le Dictionnaire généalogique d'Ivan Nagy ; Wurzbach l'appelle Desfainy de la Tornelle.

bel homme du comitat et fort naturellement choyé et fêté par les dames ; il figura parmi les seigneurs hongrois qui formaient la suite de Marie-Antoinette lorsqu'elle quitta Vienne pour ne plus la revoir jamais. Lors de la diète de 1790 il fit partie de l'opposition, était connu par ses sentiments révolutionnaires et complota avec le comte Jean FEKETE et d'autres pour renverser la dynastie des Habsbourg. Il s'habillait selon la dernière mode parisienne, parlait le français aussi bien que le hongrois.

L'original français du petit ouvrage du comte SZTARAY est perdu, on ignore même s'il fut imprimé. Par contre je n'ai pas trouvé moins de cinq traductions diverses de sa description : trois hongroises, dont une faite par le comte Csáky lui-même, une allemande et une latine ¹. Il y a aussi une description du nouveau Sans-Souci indépendante de celle de Sztáray ².

Ces descriptions et les documents que j'ai trouvés dans les archives de la famille Csáky nous permettent de reconstruire ce château et ce parc qui faisaient l'admiration des contemporains.

L'idée de créer un parc anglais sur ses terres était déjà venue au comte pendant ses études à Vienne. Il s'en préoccupe dans une de ses lettres datée de 1761 ³. Cependant, les premiers travaux ne sont commencés qu'en 1773 ; ils sont achevés vers 1775. La description élogieuse de Sztáray est datée de 1776.

La mode des parcs anglais nous est venue de France en passant par Vienne. Elle n'est qu'une des nombreuses manifestations de l'anglomanie française au xviii^e siècle ; elle arrive à Illyésfalva en même temps que les traductions des romans anglais sentimentaux et moraux, dont on trouve un si grand choix dans le musée d'Arad. « En ce moment l'esprit malin pousse les uns et les autres à construire des jardins anglais quelle que soit leur compétence en cette matière », écrit Kazinczy ⁴. Emmanuel Csáky, arrière-

1. Voir leur liste dans ma brochure intitulée : *Az Aradi Közművelődési Palota francia könyvei*, Arad 1917. Dans l'exemplaire de la traduction latine de Szirmay : *Novum Sans Souci* (1776), conservé au Musée National de Budapest, on trouve le plan de Sans-Souci, dessiné à la main. C'est le plan que nous reproduisons ici.

2. *Novum in Scepusio Sans-Souci sive locus absque curis...* p. Joannem Nepom. Demko... Leutschoviae 1777.

3. Fasc. 47. n. 2 ; pièce 16.

4. Corr., t. IV, p. 315.

cousin d'Etienne Csáky, fit aussi construire un immense parc dont Kazinczy nous a tracé une belle description, et le « père » de la littérature hongroise moderne s'occupe lui-même de donner des conseils sur l'art de « dessiner des jardins anglais »¹.

Sans-Souci, où le comte Etienne Csáky, sa femme et — à ce qu'il paraît — le comte Sztáray ont passé tant de jours heureux ensemble, fut construit à Illyésfalva (Sperndorf) près de Lócse (Leutschau) pour servir d'asile « aux arts, à la solitude, à la paix et à la liberté ». Ce parc est l'expression juste des sentiments de l'homme du XVIII^e siècle envers la nature. On y trouve d'abord la manifestation d'un goût pour la solitude de la vie à la campagne si caractéristique de l'homme du siècle. L'agriculture était à la mode, surtout depuis la publication de l'*Ami des hommes* de Mirabeau (1757), elle eut bientôt fait la conquête de la haute noblesse². Désormais chacun dut avoir sa ferme-modèle et le comte Csáky, qui avait étudié aussi l'agriculture au *Theresianum*, et qui avait même écrit un traité économique resté inédit³, fit cultiver à Sans-Souci « toutes sortes de plantes riches en produits alimentaires, des champs beaux et gras, des gazons rafraîchis et égayés par des eaux cristallines, et ensementer des lacs d'une multitude de poissons, tandis que des jardins ornés d'arbres fruitiers, surgissaient dans les vallées entre des montagnes pittoresques ». La vie idyllique de la campagne serait restée incomplète si le seigneur n'avait organisé dans son jardin des fêtes populaires, auxquelles il assistait lui-même avec toute sa famille⁴. Aussi le comte Csáky fit-il construire un pavillon à cet effet (*diversorium*). On voulait vivre comme à l'âge d'or : « A gauche, — écrit l'auteur de la traduction allemande de l'ouvrage de Sztáray, — se trouve une vaste salle de danse où les serfs contents de leur sort (*der zufriedene Unterthan*) célèbrent des fêtes campagnardes auxquelles des spectateurs accourent de toutes parts. Ces réjouissances rappellent au paysan le souvenir des temps passés et l'invitent, après les distractions que la

1. La bibliothèque d'Arad possède la traduction française d'un *Art de former les jardins modernes ou l'art des jardins anglais*.

2. Cf. D. Mornet, *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à B. de Saint-Pierre*, 1907. La bibliothèque d'Arad possède plusieurs exemplaires de l'*Ami des hommes*.

3. Fasc. 10, n. 27. En 1772 il le distribua à ses intendants.

4. Cf. D. Mornet, *op. cit.*, p. 78-80.

bonté et les prévenances de son maître lui assurent, à reprendre son travail obligatoire. »

Une des vallées de Sans-Souci porte le nom de Daphné : le comte voulait sans doute y vivre les idylles de Théocrite et de Virgile, ou plutôt celles de Berquin, de Delille et de Gessner.

Les ondes de la petite rivière coulent non loin de l'*Ermitage*. Il n'y a pas de jardin anglais sans « ermitage ». C'est la demeure de la solitude, le refuge des âmes sensibles. Ici la comtesse Julie lut la *Nouvelle Héloïse* ; en effet le comte n'avait-il pas pensé à l'Elysée de Julie lorsqu'il fit bâtir l'Ermitage ? Il faut suivre le zigzag des sentiers pour y arriver et, d'après la description allemande, on entendait de loin comme en approchant de l'Elysée de Julie, les trilles et le gazouillis enchanteur des oiseaux élevés dans une grande cage. La petite demeure était meublée avec une simplicité digne de Robinson, mais les méchants Indiens, — les serfs slovaques du comte, — durent piller à plusieurs reprises le sanctuaire des âmes solitaires et sensibles, car les inventaires énumèrent certains écrits, chaînes, assiettes, corbeilles, verres, chaises et tableaux parmi les objets volés.

Sans-Souci, c'est le rêve de l'âge d'or et la demeure de la solitude mélancolique. Par contre, la forêt de sapins qui l'entoure « effraie tant les spectateurs par sa triste couleur que cet aspect, intimidant leurs âmes, leur fait croire que c'est évidemment l'endroit où jadis les Dieux, buvant abondamment la boisson des immortels, recevaient les sacrifices sanglants des Druides ». C'est là le troisième rêve : l'horreur romantique, qui commence à faire frémir les cœurs sensibles, vers cette époque. Enfin, le style français pseudo-classique est représenté par un *Temple du Parnasse*, où s'alignaient les bustes des grands poètes. De temps à autre, la petite comtesse poussait sa promenade jusqu'au Temple du Parnasse et ceignait de violettes et de lys ces têtes glorieuses¹. Ainsi Sans-Souci, créé par le comte Csáky, exprime les frissons et les rêves poétiques de son époque.

IV

Voilà le milieu où vivaient jadis les livres d'Arad, voilà les hommes qui les ont recueillis. Toutefois la bibliothèque

1. Cf. Demko, *Novum in Scepisio Sans-Souci*, 1777.

« domaniale » n'était pas à Sans-Souci, qui était la villégiature d'été des Csáky, mais à Homonna, là où la comtesse tenait ces propos libres sur les dogmes chrétiens. Toutes les fois qu'il est question de livres dans les lettres du comte ou de la comtesse, on voit qu'ils les font venir de Homonna ou se les y font envoyer.

Toutefois les livres n'arrivaient pas sans difficulté par la poste, puisqu'un grand nombre d'ouvrages, et surtout les ouvrages français, étaient interdits¹. Comment se fait-il donc que, malgré les nombreux *Catalogus librorum prohibitorum*, la bibliothèque de Homonna fourmille de livres impies et révolutionnaires ? La réponse nous est donnée par la correspondance du comte. Son avocat Krajzell lui écrit en 1773 : « Libri Vienna procurandi per Kesmarkiensis mercatores procurabuntur². » Des marchands de Késmárk, faisant le trafic entre la Haute-Hongrie et Vienne, se procuraient à Vienne les livres dont la vente était interdite en Hongrie. C'est Vienne qui inondait la Hongrie de livres français imprimés à Paris, à Amsterdam, à Cologne, à Francfort et à Berlin ; et les éditeurs viennois Graeffler, Gay, Kurzböck, Schrämbl et surtout Ghelen et les deux Trattnern imprimaient et reproduisaient eux-mêmes beaucoup de livres français. Le commerce de la Hongrie avec Vienne était des plus actifs : Csáky envoyait du blé et des fûts de vin à la ville impériale et les charretiers ne rentraient sans doute pas les sacs vides. Le transport se faisait assez vite. Le relieur du comte lui offre en 1777 les *Voyages de Joseph II*. Or si ce livre est identique à *Monsieur le Comte de Falkenstein ou les Voyages de l'Empereur Joseph II en Italie, en Bohême et en France* (Paris, 1777), il faut reconnaître que les nouveautés arrivaient assez rapidement de Paris à Homonna.

La reliure dite française des livres d'Arad provient de l'atelier des maîtres Franz Kollar et Höfer à Lócse. Une facture de ces relieurs qui énumère — non sans faute — les titres d'une vingtaine d'ouvrages conservés à Arad, dissipe toute incertitude au sujet des origines des livres d'Arad. Nous la reproduisons ici, car elle est intéressante à maints points de vue :

1. Fasc. 47, n. 4.

2. Fasc. 47, n. 8.

COPIA

Verzeichniss derer Jenigen Bücher, welche vor Ihro Gräflichen Gnaden
Herrn Herrn Stepfan Grafen von Csáky sind eingebunden.

	Rf.	Xr.
2 Titular Kalender, Empfangen VH Perceptor	2	,,
1 Beschreibung der Sauren Wasser in Blau Papir	,,	20
1 Schau Platz der Künstler XIII Theil in Quarto	1	,,
16 Tome, Histoire-d'Angleterre in Detto	16	,,
In Gross 8 ^{vo}		
6 Tome, Histoire des Differens Peuples	3	36
5 Tome, Collection complete des Oeuvres Philos	3	,,
In Ordinarii 8 ^{vo}		
1 Le Table de la Vie livre VI.	,,	30
1 Histoire du coeur, par Mad de Mellis	,,	30
1 Les Voyages de Zulma	,,	30
2 Tome, Romans moraux	1	,,
2 Tome, Histoire de Miss Beville	1	,,
2 Tome, Le Homme juste a la Cour	1	,,
2 Tome, La Campagne, Roman	1	,,
2 Tome, La Republic de Platon.	1	,,
2 Tome, Histoire de Amintor	1	,,
4 Tome, L'illustre Bassa	1	,,
In duodecimo		
3 Tome, Les Oeuvres de Crebillon	1	12
3 Tome, Le Pied de Tranchette [sic!].	1	12
Summa.	36	48

Leutschau d. 12. April 1777

Franz Kollar und Höfer,
Bürgerliche Buchlinder.

Le comte et la comtesse étaient des lecteurs passionnés ; ils faisaient venir à peu près tout ce qui paraissait de nouveau en France. C'est sans doute la comtesse qui aimait lire les romans et les contes ; la majorité des livres mentionnés sur la facture de Lócse sont des romans.

Vers 1790 l'intendant du comte met une certaine lenteur à solder les factures du relieur. Cependant Jean-David Kollar réclame dans plusieurs missives ce qui lui est dû. Il supplie, il menace suivant l'habitude des créanciers : « Ne vous en prenez pas à moi, écrit-il à l'intendant, si Madame la Comtesse doit attendre ». Une autre fois il refuse de livrer une commande avant que la précédente n'ait été payée. Enfin il s'écrie : « Je crois que j'ai eu assez d'indulgence, vous savez que je rends aussi des services à Monsieur votre fils¹. »

1. Fasc. 48, n° 69, 10 août, 12 octobre 1790 ; 31 janvier 1793.

La faute n'en était pas à l'intendant. L'embarras financier de la famille s'aggravait et la faillite était proche. A Sans-Souci on vendait certains objets à l'enchère (1803)¹ et le comte s'empressait d'assurer une rente viagère à son épouse. Le comte mourut le 30 mai 1810, mais l'achat des livres avait cessé dès 1807 et le catalogue-inventaire dut être dressé vers cette époque, car on n'y trouve point de livres postérieurs à cette date. La vente de la bibliothèque dut avoir lieu à cette époque.

Ces cinq mille volumes, qui formaient une littérature bien vivante pour le comte et la comtesse Csáky, devinrent lettre morte entre les mains de l'acquéreur qui cessa d'accroître cette belle bibliothèque. De 1808 à 1824 le Musée d'Arad ne s'enrichit que de dix ouvrages français, appartenant pour la plupart à la littérature politique. D'ailleurs vers 1820 l'achat des livres français aurait cessé dans la famille Csáky, ainsi qu'il avait cessé dans toutes les familles aristocratiques ; la naissance d'une puissante littérature allemande avait tué le livre français à Vienne, et depuis l'essor des littératures nationales Paris n'était plus le centre intellectuel vers lequel tous les yeux étaient dirigés.

* * *

Telle est l'histoire des livres d'Arad : le comte Etienne CSÁKY élevé au *Theresianum* et sa femme Julie ERDÓDY firent venir ces livres, volume par volume, de Vienne et de Pest à Homonna ; ce sont eux qui firent relier à Lócse ces cinq mille volumes si représentatifs de la littérature française du XVIII^e siècle, mais surtout de l'histoire, de la philosophie et du roman. La bibliothèque d'Arad est en somme une curieuse manifestation de l'influence que l'esprit français a exercée sur Vienne et, par l'intermédiaire de Vienne, sur la Hongrie.

ALEXANDRE ECKHARDT.

(Budapest).